

Title	«Voile doux unissant le physique et le moral, le désir et la vertu» La pudeur et l'amour dans la première partie de la Nouvelle Héloïse
Sub Title	新エロイズ第一部における「恥じらい」と「愛」
Author	富田, 圭(Tomita, Kei)
Publisher	慶應義塾大学フランス文学研究室
Publication year	2020
Jtitle	Cahiers d'études françaises Université Keio (慶應義塾大学フランス文学研究室紀要). Vol.25, (2020.),p.61- 77
JaLC DOI	
Abstract	
Notes	
Genre	Departmental Bulletin Paper
URL	https://koara.lib.keio.ac.jp/xoonips/modules/xoonips/detail.php?koara_id=AA11413507-20201201-0061

慶應義塾大学学術情報リポジトリ(KOARA)に掲載されているコンテンツの著作権は、それぞれの著作者、学会または出版社/発行者に帰属し、その権利は著作権法によって保護されています。引用にあたっては、著作権法を遵守してご利用ください。

The copyrights of content available on the KeiO Associated Repository of Academic resources (KOARA) belong to the respective authors, academic societies, or publishers/issuers, and these rights are protected by the Japanese Copyright Act. When quoting the content, please follow the Japanese copyright act.

**« Voile doux unissant le physique et le moral, le désir et la vertu »
La pudeur et l'amour dans la première partie de la *Nouvelle Héloïse***

Kei TOMITA

Au sein des études sur Rousseau, l'intérêt des chercheurs pour le thème de la sexualité se déploie d'abord sur le plan autobiographique, mais aussi sur le plan théorique ou philosophique¹. Certains comme Yves Vargas ont cherché à mettre en lumière le rôle de la sexualité au sein de l'ensemble de l'anthropologie de Rousseau². Leur attention semble pourtant se concentrer principalement sur l'*Émile*, en particulier sur le livre V, alors que la *Nouvelle Héloïse* qui a pour thème l'amour est au contraire négligée. C'est surtout la première partie, communément conçue comme un récit amoureux assez fade, qui est ignorée. La partie, dans laquelle se met en place le rapport amoureux initial entre les deux protagonistes, Julie et Saint-Preux, mérite néanmoins d'être examinée de façon plus attentive.

Depuis Allan Bloom³, le mot de pudeur est considéré comme un terme significatif dans la conception que Rousseau se fait de la sexualité ou des

¹ On retiendra l'ouvrage suivant qui réunit des articles sur la sexualité chez Rousseau, principalement du point de vue philosophique : Guichet, Jean-Luc (dir.), *La Question sexuelle*, Classiques Garnier, 2012.

² Vargas, Yves, Rousseau : *L'Enigme du sexe*, PUF, 1997. Ses travaux sont pionniers pour l'intégration du domaine de sexualité à l'anthropologie rousseauiste.

³ Bloom, Allan, *Love and Friendship*, Simon & Schuster, 1993. Pour les études sur la pudeur chez Rousseau, on peut aussi citer : Kofman, Sarah, *Le Respect des femmes*, Galilée, 1982, notamment p.76-94. et Menin, Marco, « La force du sexe faible. Pudeur et morale féminine selon Rousseau », *Rousseau et les sciences de l'homme, Rousseau Studies*, n.5, 2017, Slatkine.

femmes⁴. Claude Habib va jusqu'à en faire le principe de l'amour⁵. À la suite de ces études, qui ont permis de dégager divers enjeux comme la différence des sexes ou l'oppression dont les femmes sont victimes, nous nous proposerons, pour lire la première partie de la *Nouvelle Héloïse*, de choisir la pudeur comme fil conducteur. Julie y disserte en effet sur la nature et le prix de ce sentiment dans la lettre L de la première partie. Mais nous ne limiterons pas notre analyse de la pudeur dans cette lettre au niveau théorique ; nous prendrons aussi en compte la dimension narrative en tentant de mettre en évidence le lien entre la théorie et le récit de la *Nouvelle Héloïse*.

Avant d'en venir à l'analyse de la *Nouvelle Héloïse*, nous commencerons par préciser la conception de la pudeur chez Rousseau, en partant du *Discours sur l'inégalité* et des textes rédigés à la même époque comme les *Lettres morales* et la *Lettre sur les spectacles*. Ensuite, on analysera de façon minutieuse la lettre L après avoir retracé le déroulement du récit qui précède. Enfin, on examinera un épisode en apparence anecdotique afin de relier les plans théorique et narratif dans ce roman épistolaire. Notre objectif sera de mettre ainsi en lumière le rôle de la pudeur dans la *Nouvelle Héloïse*, et de mieux cerner du même coup sa portée théorique.

I. La pudeur et « le moral de l'amour » dans les textes de Rousseau

C'est à l'époque où Rousseau rédige ses principales œuvres comme la *Nouvelle Héloïse*, l'*Émile*, ou le *Contrat Social* qu'il élabore sa propre conception de la pudeur et que celle-ci prend de l'importance dans son anthropologie. Alors qu'en s'établissant à Montmorency il tente de se tenir à

⁴ L'article « pudeur » de l'*Encyclopédie*, rédigé par Louis de Jaucour, témoigne dans quelle mesure Rousseau exerce une influence sur l'acception de ce mot au XVIII^e siècle : il est en grande partie composé des extraits de la *Lettre à d'Alembert sur les spectacles* qu'on examinera par la suite. *Encyclopédie*, t.XIII, 1765, p.553a.

⁵ Habib, Claude, *Le Consentement amoureux*, Hachette, 1998, p, 21.

distance de la société parisienne, Rousseau cherche aussi sur le plan théorique à se démarquer des philosophes contemporains de la capitale en développant une anthropologie singulière. En effet, les réflexions de Rousseau sur la pudeur se présentent toujours comme des objections contre les philosophes matérialistes, qui entendent la dévaloriser en en niant l'innéité et l'importance⁶. Mais il faut remarquer qu'il existe déjà un exemple de ce mot dans *le Discours sur l'inégalité*. Examinons dans quel contexte il s'insère.

À la fin de la première partie, comme on le sait, Rousseau critique l'idée soutenue par Hobbes dans *le Léviathan* selon laquelle l'état de nature est celui de guerre. Son argumentation repose sur la fameuse distinction entre l'amour de soi considéré comme bon et naturel et l'amour propre jugé comme nuisible. Outre cette distinction, pour renforcer son argumentation, il en introduit une autre au sujet de l'amour lui-même :

Commençons par distinguer le moral du physique dans le sentiment de l'amour. Le physique est ce désir général qui porte un sexe à s'unir à l'autre ; le moral est ce qui détermine ce désir et le fixe sur un seul objet exclusivement, ou qui du moins lui donne pour cet objet préféré un plus grand degré d'énergie. Or il est facile de voir que le moral de l'amour est un sentiment factice ; né de l'usage de la société, et célébré par les femmes avec beaucoup d'habileté et de soin pour établir leur empire, et rendre dominant le sexe qui devrait obéir⁷.

⁶ *Lettres Morales*, Lettre V, O.C. IV, p. 1110. *Lettre à d'Alembert*, O.C. V, p. 77. Les textes que Rousseau cible alors sont par exemple : Claude-Adrien Helvétius, *De l'esprit*, éd. par François Châtelet, Verviers, Marabout Université- Éditions Gérard, 1973, p. 138. Diderot, *Pensée sur l'interprétations de la nature*, *Œuvres Complètes de Diderot*, t.IX, éd. Herbert Dieckmann, Jacques Proust, Jean Varloot, et al., Hermann, 1975-. 34 vol. Prévus, p. 90, et *Lettre sur les aveugles*, IV, p. 27.

⁷ *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, O.C. III, 1964, p. 157-158.

Notons trois points remarquables dans ce passage : 1) Rousseau distingue dans l'amour deux dimensions. Tout d'abord, « le physique de l'amour », réduit au désir physique ; puis, secondairement, « le moral », qui conduit, lui, à préférer un seul objet. Rousseau qualifie ce dernier de « *factice* » et « *né de l'usage de la société* »⁸. Il gardera cette dichotomie dans les œuvres ultérieures comme *la Nouvelle Héloïse*, on y reviendra. 2) Alors qu'au niveau temporel, le moral serait second, Rousseau met en avant sa primauté sur le physique en utilisant le mot fort de « déterminer ». 3) D'après ce passage, ce sont les femmes qui règnent dans le domaine de l'amour, notamment au niveau « moral ». C'est grâce à lui qu'elles sauraient gagner une place dominante, alors que, par nature elles devraient occuper une place inférieure dans la société.

Revenons à la critique de Hobbes ; selon Rousseau, le moral, qui n'existait pas encore à l'état de nature, ne laisse pas de provoquer du désordre dans la société. Il s'ensuit que, à l'opposé de la théorie de Hobbes, le désir d'appropriation de l'objet désiré, engendré par le moral, génère dans l'état social des conflits qui tranchent avec la paix qui régnait dans l'état de nature⁹. Or, c'est dans un passage destiné à atténuer la thèse des conséquences néfastes de l'apparition du moral de l'amour qu'on rencontre la première apparition de la pudeur dans les textes de Rousseau : « Que deviendront les hommes en proie à cette rage effrénée et brutale, sans pudeur, sans retenue, et se disputant chaque jour leurs amours au prix de leur sang ?¹⁰ ». Le mot « pudeur », ainsi que la « retenue », apparaît, ici dans le cadre d'une hypothèse irréaliste. En bref, sa fonction consiste à *adoucir* l'aspect dangereux du « moral de l'amour »

⁸ À l'égard de la dichotomie entre l'amour de soi et l'amour propre, la nature de l'amour propre, Rousseau emploie les mêmes expressions. *Op. cit.*, O.C. III, p. 219.

⁹ *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, O.C. III, p. 158.

¹⁰ *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, O.C. III, p. 157.

qu'est la « rage effrénée et brutale », la jalousie¹¹. La pudeur ici réduite au rôle de modérateur de la jalousie, il est difficile de lui donner le sens concret et fécond qui sera le sien dans les textes ultérieurs. Quoi qu'il en soit, il est important de remarquer que Rousseau utilise, dès *le Discours sur l'inégalité*, le mot « pudeur » en l'associant au domaine de l'amour, surtout au « moral ».

C'est dans les périodes postérieures au *Discours sur l'inégalité* que Rousseau approfondit sa réflexion sur la pudeur. Tout d'abord, examinons un passage de la Lettre V des *Lettres morales*.

Je reviens à ce sentiment de honte si charmant et si doux à vaincre, plus doux peut être encore à respecter, qui combat et enflamme les désirs d'un amant et rend tant de plaisirs à son cœur pour ceux qu'il refuse à ses sens. Pourquoi rejeterions-nous le reproche intérieur qui voile d'une modestie impénétrable les vœux secrets d'une fille pudique et couvre ses joues d'une rougeur enchanteresse aux tendres discours d'un amant aimé¹².

Même si ici le mot « pudeur » n'est pas ici directement employé, Rousseau préférant l'expression « ce sentiment de honte », sentiment qu'il qualifie de « doux », on voit de nouveau la notion associée à l'amour. Mais cette fois, Rousseau explique avec plus de précision son rôle dans la relation amoureuse. Tout d'abord, il faut noter que la pudeur caractérise les femmes (« une fille pudique »), et qu'elle consiste à « voiler » le désir féminin. On verra, chaque fois que Rousseau parle de la pudeur, l'évocation de l'image de voile. Notons encore que la dissimulation du désir féminin rend plus intense celui de l'homme. Ce processus amoureux de la pudeur, selon lui, conduit à la conversion des plaisirs sensuels en ceux du cœur. Or, remarquons que la dichotomie entre les sens et le cœur en matière de plaisirs amoureux

¹¹ Rousseau assigne à la pitié une fonction quasi identique, « adoucir la féroce » des passions. *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité*, O.C. III, P. 154.

¹² *Lettres Morales*, Lettre V, O.C. IV, p. 1110.

correspond à celle de l'amour entre le physique et le moral qu'on vient de voir dans le *Discours sur l'inégalité*. La fonction de la pudeur est alors, en quelque sorte, de convertir le physique de l'amour en sa dimension morale en *voilant* le désir féminin aux hommes.

Dans la *Lettre à d'Alembert sur les spectacles*, Rousseau propose aussi une explication de la fonction de la pudeur, qui renvoie à peu près au même enjeu.

Les désirs voilés par la honte n'en deviennent que plus séduisants ; en les gênant la pudeur les enflamme : ses craintes, ses détours, ses réserves, ses timides aveux, sa tendre et naïve finesse, disent mieux ce qu'elle croit taire que la passion ne l'eût dit sans elle : c'est elle qui donne du prix aux faveurs et de la douceur aux refus. Le véritable amour possède en effet ce que la seule pudeur lui dispute ; ce mélange de faiblesse et de modestie le rend plus touchant et plus tendre ; moins il obtient, plus la valeur de ce qu'il obtient en augmente, et c'est ainsi qu'il jouit à la fois de ses privations et de ses plaisirs¹³.

On trouve ici un mécanisme amoureux presque identique à celui des *Lettres morales* : le désir féminin dissimulé engendre l'intensification du désir masculin frustré. Ce qu'on doit noter dans le passage, ce sont au niveau lexical les deux points suivants : Rousseau associe à la pudeur le mot « douceur », tout comme l'adjectif « doux » était utilisé dans le passage cité plus haut ; par ailleurs, pour désigner l'état contradictoire dans lequel le mécanisme de la pudeur plonge l'amour, il parle de la compatibilité des « privations » et des « plaisirs » en amour. On reverra plus d'une fois ces termes dans les passages concernant la pudeur.

Alors que dans le *Discours sur l'inégalité*, la pudeur, déjà rapportée au moral de l'amour, voyait son rôle limité à modérer la jalousie, danger qui s'attache au désir amoureux, dans les œuvres rédigées à la même époque que

¹³ *Lettre à d'Alembert*, O.C. V, p. 77.

la *Nouvelle Héloïse*¹⁴, en l'associant constamment à l'image du voile, Rousseau lui assigne un rôle plus significatif dans l'amour, comme le dit Claude Habib, celui de « faire naître » l'amour, plus précisément le moral de l'amour¹⁵.

Après avoir constaté de quelle façon Rousseau parle de la pudeur dans ses textes théoriques, venons-en à la *Nouvelle Héloïse*, dans laquelle on peut évidemment prévoir que la pudeur jouera un rôle important, puisque son sujet est justement l'amour. En effet, Julie évoque la valeur de la pudeur dans une lettre de la Première Partie. Avant d'aborder ce passage, pour mieux prendre en compte le niveau narratif souvent ignoré, on commencera par retracer le déroulement du récit à partir de la naissance de l'amour entre ces deux protagonistes.

II. Julie, être pudique parlant de la pudeur

Au début de la *Nouvelle Héloïse*, après leur déclaration d'amour mutuelle, Julie demande à Saint-Preux de se faire le « défenseur » de son innocence, ou de sa « vertu » afin de ne pas la perdre¹⁶. Saint-Preux, qui paraissait d'abord accepter volontiers ce rôle, se met bien vite à se plaindre d'être privé des faveurs de Julie¹⁷. À la lettre où Saint-Preux se désole de voir son amour insatisfait, succède celle où Julie exprime ses préceptes. D'abord, elle explique

¹⁴ Le livre V de l'*Émile* évoque aussi la pudeur, en la définissant comme dissimulation du désir. Mais, dans le traité pédagogique, Rousseau associe aussi à la pudeur un autre thème non moins important, celui de *dire ou taire le désir*, lequel on peut trouver dans le passage de la *Lettre à d'Alembert* déjà cité (« ses craintes, ses détours, ses réserves, ses timides aveux, sa tendre et naïve finesse, disent mieux ce qu'elle croit taire que la passion ne l'eût dit sans elle »). *Émile*, Livre V, O.C. IV, p. 734.

¹⁵ Habib Claude, « La Pudeur et la Grâce », *La Question sexuelle*, Classiques Garnier, 2012, p. 45.

¹⁶ *Julie ou La Nouvelle Héloïse*, Première Partie, lettre IV, O.C. II, p. 40.

¹⁷ *Julie ou La Nouvelle Héloïse*, Première Partie, lettre VIII, O.C. II, p. 47.

dans quel état elle se trouve en l'opposant avec la frustration de son amoureux. « Deux mois d'expérience m'ont appris que mon cœur trop tendre a besoin d'amour, mais que mes sens n'ont aucun besoin d'amant. [...] je goûte le plaisir délicieux d'aimer purement.¹⁸ » En adoptant la dichotomie entre le cœur et les sens, c'est-à-dire le moral et le physique, Julie affirme de façon catégorique être insensible aux plaisirs des sens, au désir physique. Et puis, elle met longuement en évidence le prix sans pareil de leur état présent délivré de toute relation physique, l'amour purement moral en un mot. Les expressions alors employées par Julie méritent d'être relevées : « Les charmes de l'union des cœurs se joignent pour nous à ceux de l'innocence ; nulle crainte, nulle honte ne trouble notre félicité ; au sein des vrais plaisirs de l'amour nous pouvons parler de la vertu sans rougir.¹⁹ » Les expressions « nulle crainte, nulle honte », et « sans rougir » nous permettent de comprendre que chez Julie, insensible au désir physique, la pudeur n'est pas encore apparue. L'amour purement moral qui définit au début du roman la relation entre les deux amoureux, caractérisé par l'absence du désir physique, voire de la pudeur, on peut le qualifier d'*amour chaste*.

Après avoir reçu cette lettre, Saint-Preux lui répond en faisant l'éloge de sa maîtresse de façon exaltée, la qualifiant d'« ange » et comparant l'innocence parfaite de Julie avec son état d'égarements des sens²⁰. Mais, Julie a pleinement conscience de la fragilité de son état présent délivré du désir physique²¹, et en effet, comme elle l'avouera ultérieurement, dans la lettre XVIII de la troisième partie du roman²², son désir physique s'éveillera lors de

¹⁸ *Julie ou La Nouvelle Héloïse*, Première Partie, lettre XIV, O.C. II, p. 51.

¹⁹ *Ibid.*

²⁰ *Julie ou La Nouvelle Héloïse*, Première Partie, lettre X, O.C. II, p. 53.

²¹ *Julie ou La Nouvelle Héloïse*, Première Partie, lettre VIII, O.C. II, p. 51-52.

²² *Julie ou La Nouvelle Héloïse*, Troisième Partie, lettre XVIII, O.C. II, p. 340-352.

l'événement fatal du premier baiser dans le bosquet, auquel succède peu après le premier rapport physique²³.

Or, c'est l'éveil des sens, entraînant l'échec de l'amour chaste, qui rend nécessaire la pudeur en amour et justifie sa fonction cruciale. En effet, à l'altération de leur relation, succède la lettre où Julie précise le prix de la pudeur. Mais il nous faut d'abord rappeler la situation dans laquelle ils sont tombés durant cette période, en se référant encore une fois à la lettre rétrospective de Julie. Regardant leur itinéraire amoureux comme soumis à la déchéance, elle regrette les premiers temps déjà perdus de leur relation, exempts de désir physique. Mais on doit aussi remarquer qu'elle continue à dissimuler à Saint-Preux son propre éveil au désir sensuel. Elle ne lui avoue en effet son propre désir physique qu'à la lettre XVIII de la troisième partie, ce qui fait imaginer à Saint-Preux qu'elle reste chaste jusqu'à ce moment. C'est ainsi que Julie est pudique au sens des *Lettres morales* et de la *Lettre sur les spectacles* et, que dès le premier baiser dans le bosquet, à l'amour chaste se substitue l'amour pudique.

Par ailleurs, Julie n'est pas seulement un être pudique, mais aussi un être parlant de la pudeur. C'est à la lettre L de la première partie qu'elle donne à cette notion une portée aussi, voire plus importante que celle que Rousseau lui accorde dans ses propres *Lettres*.

Au début de la lettre L, lorsqu'elle reproche à Saint-Preux ses paroles insultantes et « sans pudeur », Julie évoque le prix du véritable amour qu'elles risquent de gâcher : « C'est lui [= le véritable amour], c'est son feu divin qui sait épurer nos penchants naturels, en les concentrant dans un seul objet²⁴. » On y retrouve la dichotomie entre le moral et le physique de l'amour qu'a établie Rousseau dans le *Second Discours* : d'une part, le désir physique qui ne se fixe pas sur un seul objet, désigné par « nos penchants naturels » ; d'autre

²³ *Julie ou La Nouvelle Héloïse*, Première Partie, lettre XIV, O.C. II. p. 63-65.

²⁴ *Julie ou La Nouvelle Héloïse*, Première Partie, lettre L, O.C. II. p. 138.

part l'attachement moral à un seul objet, « le véritable amour ». De plus, ce qui est aussi remarquable, c'est que le moral de l'amour, à la différence du cas du *Discours sur l'inégalité*, n'est ici entaché d'aucune connotation négative.

C'est juste après ce passage que viennent des explications détaillées sur le véritable amour et la fonction qu'y tient la pudeur.

Le cœur ne suit point les sens, il les guide ; il couvre leurs égarements d'un voile délicieux. Non, il n'y a rien d'obscène que la débauche et son grossier langage. Le véritable amour toujours modeste n'arrache point ses faveurs avec audace ; il les dérobe avec timidité. Le mystère, le silence, la honte craintive, aiguïssent et cachent ses doux transports. Sa flamme honore et purifie toutes ses caresses ; la décence et l'honnêteté l'accompagnent au sein de la volupté même, et lui seul sait tout accorder aux désirs sans rien ôter à la pudeur²⁵.

On s'étonnera d'abord que, malgré l'intention de Julie de prôner les valeurs du moral de l'amour, les mots désignant le physique soient plus fréquents que ceux désignant le moral comme « le cœur » : « les sens », « leurs égarements », « ses faveurs », « toutes ses caresses », etc. Les termes du champ lexical du physique sont *a priori* définis comme subordonnés au moral : « le cœur ne suit point les sens, il les guide », écrit-elle par exemple. Rappelons que, dans le *Discours sur l'inégalité*, Rousseau a soutenu que le moral « détermine » le physique. C'est bien la même idée qu'on retrouve avec le verbe « guider », même si le terme est moins fort. Mais, plus significative encore est la phrase suivante : « il couvre leurs égarements d'un voile délicieux ». Il faut remarquer la réapparition du verbe « couvrir » et du nom « voile ». Ces expressions, qui associent le moral (« cœur ») au physique (« leur [= les sens] égarements ») au niveau grammatical, représentent ici leur rapport d'une façon plus concrète que dans le *Discours sur l'inégalité* (le premier « détermine » le second) ou,

²⁵ *Ibid.*

que dans la phrase précédente (le premier « guide » le dernier). Dans les *Lettres morales* et la *Lettre sur les spectacles*, rappelons-le, le voile ou le geste de recouvrir sont toujours associés à la pudeur. Faut-il en conclure que ce « voile délicieux » inséré entre le moral et le physique désigne la pudeur et qu'elle consiste à cacher le physique par le moral en amour ? Avant d'en arriver là, il convient d'examiner le reste du passage.

À première lecture, le passage qui va de « le véritable amour » jusqu'à la fin de la citation est si abstrait qu'il est difficile d'en saisir clairement le contenu, mais à le lire plus attentivement, il semble représenter en fait une scène d'amour physique, plus précisément, les rapports sexuels des deux amoureux sous le signe de la pudeur. D'abord, sont évoquées les approches amoureuses pour accéder aux « faveurs » : on ne doit point les pratiquer « avec audace », mais « avec timidité ». Puis c'est la résistance féminine au désir masculin qui est représentée : évidemment, par pudeur, qui « aiguise » et « cache » les « doux transports », les plaisirs d'amour. La scène progresse peu à peu, arrivant jusqu'au contact physique désigné par « toutes ses caresses ». Elle arrive enfin à son climax, « au sein de la volupté », et les amoureux ont un rapport sexuel en « accordant tout aux désirs ». Il ne s'agit ainsi rien d'autre que des étapes d'une relation amoureuse entre un homme et une femme, allant de la demande des faveurs jusqu'à l'acte amoureux par la résistance pudique. Or, pour les représenter, Julie ne met pas en scène des êtres humains individualisés mais seulement des termes abstraits : « le véritable amour », « le mystère », « la volupté », etc. On peut ainsi classer les termes employés : le moral (« le véritable amour »), le physique (les « transports », les « caresses », « la volupté », « les désirs »), et la pudeur (« le mystère », « le silence », « la honte craintive », « la décence », « l'honnêteté », « la pudeur même »). Aussi répète-t-elle la triade qui structure l'amour, *le moral*, *le physique*, et *la pudeur*. Dans ce passage, on peut constater que la pudeur continue à jouer un rôle

jusque dans les rapports sexuels. Non seulement elle rend compatibles le moral et le physique, mais elle va jusqu'à rendre possible leur union²⁶.

Revenons à l'expression déjà commentée « ses doux transports » d'abord considérée comme un équivalent des plaisirs amoureux. Bien qu'on sache qu'elle est un cliché dans le théâtre et les romans amoureux aux XVII^e et XVIII^e siècles, soulignons qu'elle se présente presque comme un oxymoron, puisque par nature la douceur s'oppose aux transports, traditionnellement associés à l'idée de violence. D'autant plus que Rousseau rapporte, comme on l'a déjà relevé à plusieurs reprises, la douceur à la pudeur, dans le contexte présent, ne peut-on interpréter cet oxymoron comme la représentation du processus amoureux dans lequel la violence du désir physique est purifiée par la pudeur et ainsi transformé en amour moral ? La pudeur serait alors le rapport entre le moral et le physique dans l'amour au niveau lexical. Mais, que signifie concrètement rapporter et concilier le moral et le physique en amour ? On peut trouver, dans l'épisode directement sexuel du rendez-vous dans la chambre de Julie, un exemple concret et diégétique de la pudeur en tant qu'union du moral et du physique en amour : Saint-Preux rapporte en effet « la volupté si pure », expression presque aussi oxymorique que celle de « doux transports²⁷ ». Mais, nous nous proposerons d'aller plus loin : dans un autre épisode, apparemment sans lien avec la question de la pudeur, voire de la

²⁶ Pour décrire la nature de la pudeur, en insistant sur son statut singulier, naturel et social en même temps, Marco Menin emploie aussi une expression similaire (« une conciliation parfaite entre l'ordre moral et l'ordre physique »), Menin, Marco, « La force du sexe faible. Pudeur et morale féminine selon Rousseau », p. 343.

²⁷ *Julie ou La Nouvelle Héloïse*, Première Partie, lettre LV, O.C. II, pp. 149-150. Sur cet oxymoron désignant un désir qui n'est pas simplement physique, voir : Sakurako, Inoue, « Le désir et la discipline dans *La Nouvelle Héloïse* : à propos de l'ambivalence de la nature chez Rousseau », *Revue de Hiyoshi. Langue et littérature françaises*, No.48 (2009.), p. 6-11.

sexualité, Julie et Saint-Preux emploient le même vocabulaire que nous avons rencontré au sujet de la pudeur.

III. La pudeur et la vertu dans l'épisode de Claude Anet

Un peu avant cette lettre où Julie explique la valeur de la pudeur, a lieu un épisode *a priori* anecdotique, mais assez significatif pour en comprendre la fonction sur le plan du déroulement du récit dans la *Nouvelle Héloïse*. Il s'agit de la brève histoire du couple de Claude Anet et de Fanchon Regard que Saint-Preux, à la demande de Julie, va sauver d'une séparation forcée. Il faut remarquer que la conduite vertueuse de Saint-Preux, bien dans le goût rousseauiste, rend impossible un rendez-vous amoureux prévu par les deux amoureux. Saint-Preux, tiraillé entre son désir et la vertu, ne considère son action vertueuse qui l'oblige à différer un rendez-vous désiré que comme une source de souffrance. Mais, une fois son bienfait accompli, il commence à ressentir un sentiment tout-à-fait différent de celui auquel il s'attendait.

[...] je sens renaître à leur [=murmures] place au fond de mon âme un contentement inconnu : j'éprouve déjà le dédommagement que vous m'avez promis, vous que l'habitude de bien faire a tant instruite du goût qu'on y trouve. Quel étrange empire est le vôtre, de pouvoir rendre les privations aussi douces que les plaisirs, et donner à ce qu'on fait pour vous le même charme qu'on trouverait à se contenter soi-même ! Ah ! je l'ai dit cent fois, tu es un ange du ciel, ma Julie ! Sans doute, avec tant d'autorité sur mon âme, la tienne est plus divine qu'humaine. Comment n'être pas éternellement à toi, puisque ton règne est céleste ? et que servirait de cesser de t'aimer s'il faut toujours qu'on t'adore²⁸.

L'action bienfaitrice du couple, d'abord seulement conçue comme obstacle à l'accomplissement du désir, finit par susciter un contentement inconnu. Saint-Preux exprime ainsi ce changement singulier : « rendre les privations

²⁸ Julie ou La Nouvelle Héloïse, Première Partie, lettre XLIII, O.C. II, p. 122.

aussi douces que les plaisirs même ». La conversion des « privations » du désir physique en des « plaisirs » moraux, c'est justement que Rousseau soutient lui-même à l'égard de la pudeur dans la *Lettre sur les spectacles*. On peut dire, d'autant plus qu'il emploie l'adjectif « doux », qu'il s'agit d'un exemple de la fonction concrète de la pudeur au niveau narratif. Mais, dans ce passage, la pudeur joue un autre rôle aussi important : la quasi-sanctification de Julie. Saint-Preux, tout comme il qualifiait d'ange Julie pour son absence de désir, emploie ici ce mot pour la célébrer. On sait que Julie s'est pourtant éveillée au désir physique lors du premier baiser dans le bosquet. Bien qu'en réalité, elle soit déjà devenue sensible aux plaisirs physiques, Julie agit comme si elle y était encore insensible, si bien que Saint-Preux se la représente sous l'image de l'innocence, figurée par l'ange. Il s'agit là d'une autre fonction de la pudeur. On peut donc dire que pour Julie face à Saint-Preux, la pudeur sert de simulacre à une innocence déjà perdue que représentait la virginité. Autrement dit, une Julie angélique libérée de tout désir telle que se l' imagine Saint-Preux voile la Julie réelle, être de désir.

Examinons maintenant une autre lettre de Julie, qui annonce l'annulation d'un rendez-vous au chalet²⁹, et tente de persuader Saint-Preux que cela pourrait même avoir un effet salutaire pour leur relation.

Quelle ruse avons-nous employée pour écarter une trop juste défiance ? La seule, à mon avis, qui soit permise à d'honnêtes gens, c'est de l'être à un point qu'on ne puisse croire, en sorte qu'on prenne un effort de vertu pour un acte d'indifférence. Mon ami, qu'un amour caché par de tels moyens doit être doux aux cœurs qui le goûtent³⁰ !

²⁹ *Julie ou La Nouvelle Héloïse*, Première Partie, lettre XXXIX, O.C. II, p. 117-118.

³⁰ *Julie ou La Nouvelle Héloïse*, Première Partie, lettre XLV, O.C. II, p. 123.

Commençons par rappeler le contexte narratif de ce passage. Ce que Julie craignait, c'était que leur rapport amoureux soit dévoilé à ses parents ainsi qu'à leurs proches. Ses parents, qui s'étaient absentés, ont, de fait, avancé la date de leur retour, ce qui risquait de les conduire à découvrir le rendez-vous de Julie et Saint-Preux au chalet. Julie force Saint-Preux à se conduire de façon vertueuse en le contraignant à renoncer à la satisfaction de son désir. Par un heureux hasard, cela a pour conséquence de permettre d'éviter que leur rapport amoureux soit révélé et d'éveiller des soupçons : elle l'incite à secourir le couple d'Anet et de Fanchon, au prix du sacrifice de leur rendez-vous. Mais, ce que son entourage pourrait apprendre, c'est seulement que Saint-Preux a accompli un bienfait, même si, en réalité, il a souffert de ne pouvoir réaliser son désir et que c'est par amour qu'il est parvenu à le surmonter et à se conduire de façon vertueuse.

Revenons au passage cité plus haut. On doit noter que Julie emploie le mot « ruse », ce qui peut paraître quelque peu étonnant. Ce mot semble désigner la situation suivante : leur entourage ne connaît que le bienfait de Saint-Preux, qui sert en fait à dissimuler le projet du rendez-vous et son combat intérieur contre son désir. Une telle situation les conduit à s'imaginer un Saint-Preux purement vertueux. Le bienfait ici désigné, c'est la dissimulation des désirs par la vertu. Ne peut-on pas donc interpréter cette « ruse » comme manifestation de la pudeur au niveau narratif ?

En effet, Julie qualifie cette situation d'« amour caché ». D'ailleurs, un tel amour où le désir est dissimulé par la vertu « doit être doux aux cœurs qui le goûtent », écrit-elle. Une combinaison de l'expression « doux aux cœurs » et du verbe « goûter » signifie l'union du moral et du physique dont Julie parlera dans la lettre L.

Par ailleurs, sa lettre suivante dans laquelle elle propose un nouveau projet de rendez-vous semble montrer un autre exemple concret de la pudeur en tant qu'union du moral et du physique : « Quelquefois le mystère a su tendre son

voile au sein de la turbulente joie et du fracas des festins : tu m'entends, mon ami ; ne serait-il pas doux de retrouver dans l'effet de nos soins les plaisirs qu'ils nous ont coûtés³¹ ? » C'est durant le repas de noces d'Anet et de Regard que le rendez-vous que Julie propose à nouveau aurait lieu. Elle emploie encore ici l'image du voile : le mariage même, fruit de l'acte vertueux des deux protagonistes qui a permis aux deux mariés de surmonter l'obstacle qui les séparait, sert de voile pour cacher le désir. Encore une fois, nous constatons l'union du désir et du moral, ou plutôt de la vertu : « ne serait-il pas doux de retrouver dans l'effet de nos soins les plaisirs qu'ils nous ont coûtés ? », écrit-elle. Cette fois-ci, le désir sera effectivement accompli, qualifié de « doux » parce qu'il est bien différent des brutaux plaisirs purement physiques. Donc, il nous semble légitime de trouver dans cet épisode une incarnation de l'union heureuse du moral et du physique de l'amour, c'est-à-dire des « doux transports » rendus possibles par le rôle joué dans la narration par la pudeur.

Conclusion

En prenant en considération non seulement le niveau théorique, mais aussi narratif et lexical, on a examiné jusqu'ici le rôle de la pudeur dans l'amour. Réduite au rôle restreint d'adoucir les dangers du moral de l'amour dans le *Discours sur l'inégalité*, la pudeur, dans les textes ultérieurs, vient constamment jouer peu à peu un rôle plus significatif en s'associant à l'image du voile : c'est à elle que revient la tâche de convertir le physique en moral dans deux *Lettres*, d'unir le physique et le moral dans la *Nouvelle Héloïse*. Par ailleurs, de la lecture de l'épisode de Claude Anet, on peut conclure que la pudeur porte sur la vertu même : unir le désir et la vertu.

En effet, à l'opposé de la thèse du *Discours sur l'inégalité* dans laquelle il n'a insisté que sur son aspect dangereux dans la société, pour le Rousseau de

³¹ *Ibid.*

l'*Émile*³², l'amour peut être favorable à la vertu. Il ajoute aussi que c'est à la condition qu'elles ne soient pas « dégradées », c'est-à-dire restent pudiques que les femmes peuvent susciter la vertu des hommes³³. En rappelant que pour Rousseau, la vertu est tout d'abord liée à la concordance de l'être et du paraître, il est assez frappant que la pudeur consistant à voiler l'être tel qu'il est, obstacle à sa concordance avec le paraître, soit propice à la vertu. Si le véritable amour naît de la pudeur et est même structuré comme la pudeur, les réflexions sur la conception rousseauiste de l'amour permettront de mettre en lumière le rapport singulier jusqu'ici peu exploré ici qui s'établit entre amour et sentiment moral chez Rousseau. Ce faisant, se révélera peut-être ainsi un autre aspect de l'existence de Rousseau que celui que Jean Starobinski a décrit en privilégiant ses œuvres autobiographiques.

³² *Émile*, Livre V, O.C. IV, p. 743.

³³ *Émile*, Livre V, O.C. IV, p. 745.